

Texte de Rithy Pahn / ©2003

Publié dans le livre « Rithy, Chéa, Kim Sour et les autres » chez Actes Sud
Monographie du Prix de la Fondation HSBC

Ce qui m'a frappé dans ces photographies lorsque je les ai vues, c'est le sentiment que la vie essayait de sortir des images, un retour après une coupure, comme si la vie, interrompue juste après les photos prises par Ein*, tentait de revenir dans ce monde trente ans plus tard. Un message est là, d'autant plus présent qu'il est dit par des enfants. Dans ces images, j'ai le sentiment que quelqu'un dérive, puis qu'on le ramène petit à petit, pas à pas. La vie est là mais n'est pas encore visible.

Quand on voit une exposition de Boltanski et, son travail de réflexion sur la mémoire, on est face à une proposition, face à quelque chose d'inexprimable, mais que l'on vit vraiment. C'est le même effet qui se produit devant ces photos. Je crois que quand on est dans cette zone, au-delà des mots, le travail devient extrêmement puissant et, dans le même temps, délicat fragile. Dans cet entre-deux, entre la vie et la mort, entre le visible et l'invisible, c'est peut-être là que se situent ces photos ni gaies ni deuil. Le flou n'est pas une évocation fantomatique, il est peut-être ce qui relie et ramène à la vie. Et ces gamins sont là, pleins de force malgré tout.

Je crois qu'il y a une vraie rencontre entre Laurence et le Cambodge. Lorsque cela arrive, c'est toujours la grâce, et cette intimité, rare est presque un miracle parce qu'alors la photo et l'histoire se lient. À l'abri de tout voyeurisme ou de toute manipulation, on est touché devant l'image par quelque chose de profond qui vient de loin.

D'ailleurs, j'aime ces photos parce que je travaille beaucoup dans cet esprit-là. On ne fait pas la même chose, mais je relève d'une même essence.

Lorsqu'elle prend ces photos, Laurence a une manière particulière de saisir les corps, ces images sont presque en mouvement, pourtant elles ne bougent pas. Mais elles défilent dans ma tête, dans mon esprit et continuent à vibrer.

Pour moi, le corps garde des traces, il y a des choses qui ne se disent pas avec les mots. En photo, on ne dialogue jamais comme dans un film. En photo c'est un temps unique, suspendu à une fraction de seconde, je ne sais pas, mais c'est aussi un temps qui dure et, si l'on réussit à rentrer dedans, c'est merveilleux.

Laurence a une vision particulière ; ce n'est pas forcément triste, c'est très intime et je suis sûr que beaucoup de personnes éprouvent ce sentiment en regardant ces images. Lorsque je suis devant des formats de 1m x1m, c'est une dimension à taille humaine qui me touche particulièrement. Il y a une matière et, à certains moments, dans mon esprit, le dialogue, l'âme habitent la matière. Le flou n'est pas flou, le grain n'est pas grain, la vie n'est pas exactement la vie, ce n'est pas la mort, et moi j'adore cette petite bande de territoire et j'adore que l'on m'y emmène. C'est un vrai travail de création.

Je crois que son travail est très noble dans la mesure où il instaure le dialogue. Si on veut surmonter une épreuve, si on a un traumatisme, un deuil à faire, l'art en général peut faire beaucoup de choses. Je suis sûr que Laurence cherche à créer un espace où l'on dialogue.

Il s'agit de son regard d'artiste sur l'histoire d'un pays et sur sa propre histoire. Il y a dans l'art une résistance, que l'on ne peut détruire, qui renaîtra toujours.

La photographie est toujours solitaire, c'est pourquoi je suis gêné lorsqu'il y a trop d'images dans une galerie. Deux ou trois images avec suffisamment d'espace, de recul et d'intimité me permettent de m'asseoir, peut-être de fumer une cigarette, de regarder, et d'être seul à dialoguer.

C'est très curieux, ces enfants ne sont pas des gamins, ni des personnes qui parlent, ils sont des êtres, ils sont la vie. Ils ne demandent rien, ils veulent causer, c'est tout, ils ne jouent pas sur nos bons sentiments.

Alors le flou devient un flou pudique, un flou à juste distance, un flou comme entre guillemets, je ne trouve pas de mots.

Est-ce que toutes ces douleurs se retrouvent quelque part ? Peut-être ... Moi je crois un peu à cela.

Je ne peux pas m'empêcher de penser à nouveau à Ein* et à ses portraits. Ses photos étaient nettes, propres, c'était le froid, la dictature, l'idéologie totalitaire.

Mais est-ce qu'on a besoin d'être cambodgien et d'avoir vécu le génocide pour en parler ?

Je ne crois pas, à condition de ne pas parler à la place de l'autre. Les photos de Laurence ne prennent pas la parole aux enfants, elles ne la confisquent pas par un discours misérabiliste, elles laissent l'enfance s'exprimer. Ses images sont pleines de poésie et ses petits princes nous sourient.

À mes yeux, le Cambodge est un pays peuplé d'âmes errantes et, pour moi, ces images ressemblent à des âmes et me font penser à cette histoire populaire des arbres toujours habités par des génies.

*Ein : Photographe Khmer rouge du camp de détention S21 (1975-1979)